

Présentation du texte et des traducteurs.
Rappel de la question posée

Explicitation des critères de jugement
Quelques exemples précis, qui ne doivent pas être exhaustifs

Explicitation des rythmes par le décompte des syllabes et des accents d'intensité

Il est intéressant de situer telle ou telle traduction dans son contexte littéraire

Utilisation de l'alphabet phonétique international et du vocabulaire phonétique pour les études de sonorités, que l'on souligne pour montrer de quoi on parle.

Ne pas hésiter à dire ce qu'on sait des traducteurs célèbres (on rencontrera aussi un de ces jours Marcel Pagnol)

Une conclusion est toujours bienvenue.

Nous allons commenter trois traductions des cinq derniers vers de notre extrait de la première Bucolique. La première, d'André Lefèvre, est datée de 1881, la deuxième, du grand poète Paul Valéry, de 1953, et la troisième, de Maurice Rat, est de 1967. Déterminer laquelle est la plus fidèle au texte de Virgile ne peut se faire que si l'on définit de manière explicite ses critères de fidélité à un texte source.

Si la fidélité tient au **respect de la littéralité du texte original**, il est évident que c'est Maurice Rat qui l'emporte sur les deux autres. Tous les mots de Virgile sont repris, l'ordre des groupes de mots est respecté ; le seul écart avec le texte latin est la traduction du groupe verbal "non me pascente carpetis", que Maurice Rat amplifie légèrement en "vous n'irez plus brouter" et dont il traduit classiquement l'ablatif absolu "me pascente" comme on le fait très souvent, conformément à l'esprit de la langue française, par un groupe nominal : "sous ma conduite". Tout le reste est d'une fidélité scrupuleuse.

On peut cependant regretter que dans cette transposition, la musicalité du texte virgilien ait en grande partie disparu dans une prose assez plate. Seul le vers blanc de douze syllabes "pendre au loin au sommet d'un rocher broussailleux" (3/3/3/3) rappelle que Virgile est un poète et pas un prosateur. La comparaison de la dernière expression avec la traduction très proche de Paul Valéry montre qu'il était pourtant possible de soigner un peu plus cette rythmique, sans risquer de grands bouleversements : ainsi, là où Maurice Rat traduit fidèlement "florentem cytisum et salices amaras" par "le cytis(e) en fleur (5) ni les saules amers (6)", ce qui donne un rythme impair et boiteux, Paul Valéry, en introduisant un simple pluriel et donc une liaison, maintient la syllabe que Rat a dû élider : "les cytises en fleurs et les saules amers", ce qui donne cette fois un nouveau vers blanc bien plus harmonieux.

Il est donc clair que si le critère de fidélité n'est plus simplement, quand on traduit de la poésie, la restitution scrupuleuse du signifié mais aussi **la recherche d'un signifiant d'harmonie équivalente**, c'est du côté des deux versificateurs que nous pouvons essayer de chercher la fidélité à la poésie virgilienne.

André Lefèvre est celui des deux qui s'astreint à la versification la plus orthodoxe : sa traduction publiée en 1881, dans la foulée des grands romantiques qui ont atteint au XIXe siècle des sommets de virtuosité, respecte non seulement le choix de l'alexandrin, considéré comme le vers français le plus noble et donc le plus proche de l'esprit de l'hexamètre dactylique latin, mais aussi les contraintes des rimes suivies, avec leur alternance de rimes masculines et féminines. Cela donne évidemment à son texte une extrême musicalité, par exemple lorsque Lefèvre retrouve dans les rimes féminines suffisantes de ses deux derniers vers ("conduise/cytise") la couleur claire un peu acidulée qui était aussi celle du dernier vers de Virgile, dominé par la même voyelle [i] et la sifflante [s] : "florentem cytisum et salices carpetis amaras".

Mais cette musicalité est acquise au prix de modifications souvent drastiques, en particulier l'addition d'un vers complet (donc six vers au total au lieu de cinq) pour traduire le premier hémistiche du v.78 : "**carmina nulla canam**" / "jamais plus votre ami ne dira de chansons". Cette amplification trop molle perd la brièveté laconique et mordante du vers latin, martelé par des allitérations en nasales [n]/[m] et gutturales [k], assonances [a] et syllabes [ca/na] en échos ; elle modifie aussi la personne du verbe et ajoute la notion d'amitié, qui dans le texte est suggérée par les adjectifs possessifs à valeur affective : "meae capellae", mais pas explicitement. On pourrait multiplier les exemples qui montrent que certes, l'esprit du texte de Virgile est respecté, mais que sa littéralité a quelque peu souffert dans le passage d'une versification à l'autre.

En revanche, le poète Paul Valéry, qui a prouvé dans sa production personnelle qu'il était capable d'écrire des vers parfaitement classiques, a peut-être su trouver ici le moyen terme entre la nécessité de garder une forme poétique en alexandrins et le refus de se laisser ligoter par la recherche de la rime. Il parvient à traduire le texte de Virgile vers à vers, et quasiment terme à terme, sans rien perdre d'important. On peut cependant regretter qu'il traduise la même phrase lapidaire "carmina nulla canam" par une autre, certes elle aussi lapidaire, mais ambiguë : "vous ne m'entendez plus" suggère l'absence, ou la perte de la voix, mais pas nécessairement celle du chant, et donc la manifestation de la joie de vivre.

Mais il est sans doute impossible d'atteindre la perfection dans ce domaine, preuve que malgré tous ses scrupules, le traducteur trahit toujours plus ou moins le texte qu'il traduit, selon l'expression italienne bien connue : *traduttore, traditore*.